

MONIQUE ROFFEY



LA SIRÈNE DE BLACK CONCH

TRADUIT PAR GERTY DAMBURY

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**LA MER DISAIT
FAITES ATTENTION
À CE QUE
VOUS DEMANDEZ
JE SUIS PLUS GRANDE
QUE VOUS**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRICR.COM
MEMOIRENCRICR.COM

LA SIRÈNE DE BLACK CONCH

Aycayia, une jeune femme condamnée à vivre comme une sirène, erre de siècle en siècle dans la mer des Caraïbes. Un jour, David le pêcheur qui chantait dans sa pirogue, attendant une prise, attire la belle sirène. Il en tombe éperdument amoureux. Lorsque des touristes américains la capturent, David la sauve, jure de la protéger et de la chérir, loin du bruit et de la fureur. Lentement, la sirène se transforme de nouveau en femme. Alors que leur amour grandit, ils découvrent que le monde qui les entoure sombre dans une spirale de destruction, et qu'il leur sera impossible d'échapper à la malédiction. *La sirène de Black Conch* s'inspire d'une légende taïno.

Écrivaine née à Port-of-Spain, Trinidad, **MONIQUE ROFFEY** est une autrice de renom, connue pour ses romans, nouvelles, essais et articles de critique littéraire. *La sirène de Black Conch* a été traduit en plusieurs langues. Il a remporté Le Costa Best Novel Award 2020 et le Costa Book of the Year 2020. Professeure de littérature à la Manchester Metropolitan University, elle a cofondé en 2019 le groupe Writers Rebel qui réunit des écrivains œuvrant pour une prise de conscience de la crise climatique. Monique Roffey vit entre Londres et Port-of-Spain.

GERTY DAMBURY est une autrice et traductrice guadeloupéenne. Elle a traduit *The Black Unicorn* d'Audre Lorde, paru en 2021 aux éditions de l'Arche. Son essai sur l'histoire du premier théâtre ouvert par des Noirs à New York en 1821, *Le rêve de William Alexander Brown*, a remporté en 2015 le prix Carbet de la Littérature et du Tout-Monde.

MONIQUE ROFFEY

LA SIRÈNE DE BLACK CONCH

TRADUIT DE
L'ANGLAIS (TRINIDAD) PAR

GERTY DAMBURY



*À Irma, Laure et Yvette et
les sœurs ancêtres qui
les ont précédées, à toutes ces
femmes dont je suis issue.
Pisa, Port Saïd, Port of Spain.
À la Déesse, à la muse,
aux légendes des abysses que
vous êtes, à moi.*

La veille [le 8 janvier 1493] lorsque l'Amiral se rendit à Rio del Oro [sur l'île d'Haïti], il dit qu'il a vu tout à fait distinctement trois sirènes qui se sont élevées bien au-dessus de la mer, mais qu'elles ne sont pas aussi belles qu'on le dit, car elles avaient des traits masculins. L'Amiral dit qu'il en a vu quelques-unes, à d'autres moments, le long de la côte de Guinée, où se trouve Manequeta.

*Ignorant les larmes, elle ne pleurait pas
Ignorant les vêtements, elle ne s'habillait pas
Ils la taraudèrent avec la braise de leurs
cigarettes et des bouchons brûlés
Et ils roulèrent sous les tables de la taverne
avec des rires tonitruants.*

Pablo Neruda
La fable de la sirène et des ivrognes

Les locks de David Baptiste sont grisonnantes et son corps tout rabougri fait penser à des brindilles de corail noir, mais il s'en trouve encore à Sainte-Constance pour se souvenir du jeune homme qu'il était et de la part qu'il prit aux événements de 1976, quand ces hommes blancs venus de Floride pêcher le marlin avaient, à la place, sorti une sirène des eaux. C'était en avril. Après le début de la migration des tortues luth. Y'en a qui disent qu'elles étaient arrivées ensemble. D'autres affirment l'avoir vue avant l'arrivée des tortues luth, lors de pêches en haute mer. La plupart tombaient cependant d'accord sur le fait que la sirène n'aurait jamais été attrapée si David Baptiste et elle n'avaient pas déjà entretenu une sorte de batifolage.

C'est le matin que les eaux de Black Conch sont les plus belles. David Baptiste sortait en mer le plus tôt possible ; il essayait de prendre de vitesse les autres pêcheurs pour attraper un thazard ou un vivaneau rouge. Il se dirigeait généralement vers les cayes déchiquetées à un ou deux kilomètres au-delà de Murder Bay en emportant son barda habituel pour lui tenir compagnie pendant qu'il laissait

flotter ses lignes – un joint de la meilleure ganja du coin et sa guitare, un vieil instrument que lui avait donné son cousin Nicer Country et dont il ne jouait pas si bien. Il jetait l'ancre près des rochers, bloquait le gouvernail, allumait son pétard et grattait doucement sa guitare tandis que le disque blanc du soleil apparaissait à l'horizon, se hissait vers le jour, s'élevait tout doux tout doux, souverain dans le ciel bleu-argent.

David grattait sa guitare et chantonnait quand elle commença par sortir sa tête de bernacles et d'algues agglutinées de l'eau plane qui était gris-argentée tant que ses pures nuances de turquoise n'avaient pas été agitées. Aussi simplement que ça, la sirène émergea et le fixa un long moment avant qu'il tourne la tête et finisse par la voir.

— Sainte Mère de Dieu sur terre, s'exclama-t-il.

Elle replongea en canard sous l'eau. Pressé pressé il posa sa guitare et fouilla les eaux du regard. Le jour n'était pas encore tout à fait levé. Il se frotta les yeux comme pour les faire mieux voir.

— Ayyy, lança-t-il par-dessus l'eau. Dou dou ! Viens ! Mamiwata ! Viens. Viens-là.

Il porta la main à son cœur qui battait à tout rompre dans sa poitrine. Dans son ventre le désir et la peur s'affolaient parce qu'il savait ce qu'il avait vu. Une femme. Tout près, dans l'eau. Une femme à la peau rouge, pas noire, pas africaine. Pas jaune non plus, pas une femme genre chinoise ou une femme aux cheveux d'or d'Amsterdam. Pas davantage une femme bleue comme un satané poisson.

Rouge. C'était une femme rouge comme une Amérindienne. Ou du moins le haut de son corps était rouge. Il avait vu ses épaules, sa tête, ses seins et ses longs cheveux noirs pareils à des cordes, couverts d'écume de mer et parsemés d'anémones et de conques de lambi. Une femme des mers. Il regarda attentivement le lieu de son apparition pendant quelque temps, observa son joint ; se demandant si ce n'était pas quelque chose de vraiment fort qu'il avait fumé ce matin. Il s'ébroua et fixa la mer, s'attendant à ce qu'elle émerge de nouveau.

— Reviens, cria-t-il dans l'ombre profonde. La sirène avait vraiment sorti la tête au-dessus des vagues et il avait capturé une certaine expression sur son visage, comme si elle l'avait étudié.

Il attendit.

Mais rien ne se produisit. Pas ce jour-là. Il s'assit dans son canot et, va savoir pourquoi, il pleura sa mère, juste comme ça. Car Lavinia Baptiste, son adorable mère, la boulangère du village, était morte depuis moins de deux ans. Plus tard, quand il se creusa la cervelle, il se rappela toutes ces histoires qu'il avait entendues depuis l'enfance, des contes à propos de créatures à demi marines, sauf que c'étaient plutôt des histoires d'hommes-sirènes. La légende de Black Conch parlait d'hommes qui vivaient au plus profond des mers et venaient sur terre de temps à autre pour s'accoupler à des sirènes des rivières – de vieilles histoires d'autrefois, de l'époque coloniale. Les vieux pêcheurs aimaient en parler dans la buvette de CeCe, sur le rivage, parfois tard la nuit, après pas mal de punch et trop

d'herbe. Les hommes-sirènes de Black Conch, c'étaient que des histoires.

On était en avril, la période de migration des tortues luth qui remontaient du sud vers Black Conch ; la saison sèche, celle de l'explosion des poiriers-pays sur les collines, jaunes et roses comme des boules fumigènes ; l'époque où les flamboyants racoleurs commencent à fleurir. Dès l'instant où cette femme à la peau rouge s'éleva et disparut comme pour l'appâter, David se languit de la revoir. Il ressentait une mélancolie douce-amère, une douce caresse à l'âme ; rien à voir avec ce qu'il avait fumé. Ce jour-là, quelque chose en lui prit feu, une part de lui dont il n'avait jamais soupçonné l'existence ni le fait qu'elle pouvait prendre feu. Il avait éprouvé la sensation d'un coup de poignard affûté, directement dans l'espace intercostal, dans son plexus solaire.

— Allez, reviens, dit-il, gentiment gentiment, comme un galant homme maintenant que les larmes pour sa mère avaient séché et que son visage tirait à cause du sel. Une chose s'était produite. Elle avait surgi des vagues et l'avait choisi, lui, humble pêcheur.

— Allez viens, dou dou, supplia-t-il encore plus doux cette fois, comme pour la séduire. Mais l'eau avait retrouvé sa surface plane.

Le jour suivant, David se rendit exactement au même endroit près de ces rochers déchiquetés après Murder Bay et attendit plusieurs heures, mais il ne vit rien. Il ne fuma rien. Jour après jour. La même chose. Quatre jours d'affilée il alla

vers ces rochers dans son canot. Il coupa le moteur, lança une ligne et attendit. Il ne dit à personne ce qu'il avait vu. Il évita la buvette de CeCe, propriété de sa tante au grand cœur mais grande commère. Il évita ses cousins, ses potes de Sainte-Constance. Il rentra dans sa petite maison sur la colline, la maison qu'il avait lui-même bâtie, entourée de bananiers, où il vivait avec Harvey, son chien, gardien de son herbe. Il se sentait à vif. Il se couchait tôt pour se lever tôt. Il avait besoin de revoir la sirène pour être sûr que ses yeux ne s'étaient pas trompés. Il avait besoin d'apaiser ce qui s'était enflammé dans son cœur, de calmer le brouhaha qui s'était déclenché dans son système nerveux. Il n'avait jamais éprouvé un tel sentiment, et certainement pas pour une mortelle.

Et puis, le cinquième jour, autour de six heures, alors qu'il grattait sa guitare, fredonnant un air, la sirène se montra de nouveau.

Cette fois, elle fit gicler de l'eau avec une main et produisit un son comme un petit piaaillement d'oiseau. Quand il leva la tête il n'eut pas tellement peur, bien que son ventre se serrât fort et que chaque fibre de son corps fût glacée. Il resta immobile et la regarda pour de bon. Elle flottait à bâbord, calme calme, comme une femme normale sur un radeau, sauf qu'il n'y avait pas de radeau. La sirène aux longs cheveux noirs et aux grands yeux brillants lui jetait un long regard suspicieux. Elle pencha la tête et là, David réalisa qu'elle observait sa guitare. Mollo mollo, pour pas la faire encore disparaître, il s'empara de la guitare et commença à jouer et à fredonner un air, tranquille. Elle resta

là, à flotter, le regarder, caressant l'eau doucement de ses bras et de sa queue puissante.

C'est la musique qui l'avait menée à lui, pas le moteur, même si elle connaissait aussi ce son. C'est la magie de la musique, du son qui vit dans chaque créature terrestre, y compris les sirènes. Elle n'avait pas entendu de musique depuis longtemps, peut-être un millier d'années, et elle avait été irrésistiblement attirée à la surface, à la fois très mesurée et très intéressée.

Ce matin-là, David lui joua des cantiques qu'il avait appris enfant, à la gloire de Dieu. Il lui chanta des chants religieux, des chansons qui lui avaient toujours fait monter les larmes aux yeux, et ils restèrent là, pour cette deuxième rencontre, à se regarder l'un l'autre, à une petite lèche de mer d'écart, lui jeune pêcheur aux yeux humides de Black Conch avec sa vieille guitare, elle, une sirène portée par les courants des eaux de Cuba, là où, autrefois, on l'appelait Aycayia.

J'ai disparu une nuit, pendant une grosse tempête
longtemps il y a longtemps
De l'île où autrefois vivait le peuple Taino
et les peuples avant les Taino
Au nord de cette variation d'île à l'ouest aussi
L'île dont je me souviens
avait la forme d'un lézard
J'ai connu la mer
J'ai connu sa gloire

J'ai connu son pouvoir et
le pouvoir de son royaume
J'ai nagé parmi ses rages
J'ai nagé sur son malheur
J'ai nagé sur ses fonds de velours
les coraux
les cités profondes
J'ai nagé sous des îles
J'ai nagé près des rives dans les petites vagues
J'ai vu jouer des enfants
J'ai nagé aux côtés de lents navires d'acier
J'ai nagé partout à travers l'archipel
J'ai nagé avec les bancs de dauphins
et les bancs de poissons aussi gros
qu'un seul être humain
J'ai plongé dans des murs d'océans
Serais-je morte jeune comme une femme
de quarante lunes? Avec enfants, mari de ma
vie terrestre, de naissance et de mort.
Au lieu de cela j'ai vécu plus de
mille lunes dans la mer
Je n'étais pas seule lorsque j'ai été maudite
J'ai été bannie avec une vieille femme
et elle a disparu aussi la même nuit
longtemps il y a longtemps si longtemps
que je ne sais plus quand
à part qu'ils ont déclenché un cyclone
pour m'entraîner au loin
et enserrer mes jambes dans une nageoire.

Chaque fois que je vois arriver les tortues luth, je me sens toujours content. Je sais qu'elle, ma sirène, va se pointer bientôt, heureuse aussi de m'accueillir. J'avais l'habitude de la guetter chaque soir, depuis le mois d'avril. Elle savait toujours où me trouver, près de ces mêmes rochers déchiquetés où on s'était captés l'un l'autre, à un kilomètre de Murder Bay. C'est encore un petit coin privé, jusqu'à maintenant, puisque tout le satané poisson dans la mer-là a été pêché. J'ai cherché Aycayia plus de la moitié de ma fichue vie. J'ai eu plein de femmes depuis ces jours lointains, toutes sortes de femmes – amie, fille-mère, amante – mais plus jamais rien comme elle.

Elle était extraordinaire.

Je suis un vieux schnock maintenant, et mal-fichu mal-fichu alors je peux pas beaucoup bouger, tellement mal-fichu que je peux pas travailler, partir en mer, donc je vais l'écrire mon histoire. Je vais me poser et boire un rhum ou deux pour noyer mon chagrin, noyer mon satané cœur au fond de cette bouteille. Après le cyclone Rosamund, tout a changé, vieux, chaque fichu bout de tout a explosé et puis, un an après notre rencontre, elle était de retour.

Miss Rain lui a enseigné des mots à l'époque où elle est venue vers moi, après qu'ils l'ont sortie de l'eau ce malheureux jour. Elle avait une langue à elle, et certains mots lui revenaient pendant nos parties de sexe. Mais c'était une langue de l'ancien temps et les souvenirs qu'elle en avait n'étaient pas solides. Elle ne l'avait pas parlé depuis tellement

longtemps. Quand on vivait ensemble, on a appris le nom de chaque poisson, elle et moi, dans la même encyclopédie qui appartenait à Miss Rain. Je l'emportais sur mon bateau. Aycayia aimait apprendre et elle voulait connaître le nom de chaque poisson de ce maudit océan, celui de tout ce qu'il y avait dans la mer et le long des rivages. Moi-même, j'ai appris la moitié de ces noms – et chaque poisson a aussi une appellation en latin. Alors maintenant c'est une sirène qui connaît le nom de chaque fichu poisson de la mer dans deux langues et même qu'elle sait comment appeler certains dans sa propre langue.

La sirène m'a filé une trouille de tous les diables la première fois que je l'ai vue. Sa moitié supérieure a jailli de la mer. Elle était rouge comme une femme amérindienne et toute couverte d'écailles et brillante à la fois, comme si elle s'était bien briquée. Surgie de nulle part, frère. J'ai entendu un splash et ouaah !

Elle s'est dressée. Elle a aimé ce que je chantais ce jour-là. Il s'est trouvé qu'elle a aimé le son de ma voix, la manière dont elle portait sur l'eau. Plus tard, j'ai fini par comprendre qu'elle était arrivée sur nos rivages depuis les eaux cubaines. Et c'est bien plus tard qu'elle m'a raconté son étrange histoire et dit son nom. Elle était descendue avec les courants en compagnie d'une vieille femme, Guanayoa. Je me rappelle comment elle s'intéressait à l'encyclopédie. Comment on m'appelle, elle demandait. Comment ça se fait qu'il n'y ait pas d'image de moi là-dedans ?

Pendant les semaines suivantes, je la voyais à peu près tous les jours. Elle avait appris à reconnaître le son du moteur de

mon bateau. Comme si elle m'attendait. J'évitais de pisser dans l'eau. J'emportais un vieux jerrican pour ça. J'avais décidé d'être patient et donc je restais assis à l'attendre, pendant des heures. Et puis, j'ai vu une énorme queue, mastoc comme chez une baleine pilote. Mon cœur s'est réchauffé. Elle a ouvert mon cœur, d'un coup, cette sirène. Bon-Dieu-Seigneur. Elle a fait mon cœur enfler dans ma poitrine. Comme ça. Elle m'a fait prendre conscience, aussi, des autres animaux et de poissons que je ne connaissais pas. Avant qu'on se rencontre, elle parcourait les mers, triste triste, c'est ce qu'elle disait. Je sais pas bien comment elle a survécu toutes ces années dans ce grand océan, toute seule. Il lui a fallu du courage pour ça, pourtant elle avait peur de moi quand on s'est rencontrés, peur de ce que je pourrais lui faire si je l'attrapais vraiment. Elle et moi, on s'est regardé dans les yeux bien des fois, ébaubis l'un par l'autre, avant que les autres Amerloques-là ne l'attrapent.

Une fois, à notre première rencontre, elle a nagé tout près de mon bateau. Je l'ai très bien vue ce jour-là. Elle avait la tête douce douce, délicate, de petits yeux, un petit visage. Elle ressemblait à une femme des temps anciens, comme le peuple Taino d'avant-avant, que j'avais vu dans un livre d'histoire à l'école. Son visage était jeune et pas du tout joli et j'ai reconnu quelque chose d'ancien en lui aussi. J'ai vu sur son visage la trace d'une humaine qui aurait vécu il y a des siècles, qui brillait pour moi. J'ai vu ses seins, sous le fin costume d'écaillés. J'ai vu ses doigts palmés d'où s'égouttaient des sargasses. Ses cheveux aussi étaient pleins d'algues, noirs noirs et longs et ils grouillaient de créatures

étincelantes, comme si elle portait une couronne de câbles électriques. Chaque fois qu'elle levait la tête, je regardais voler ses cheveux, on aurait dit qu'elle avait emprisonné dedans du corail de feu.

Et puis, il y avait sa queue. Oh-mon-dieu-oooh. Qu'est-ce qu'un homme est amené à voir surtout s'il est connecté à la nature et qu'il vit au bord de la mer.

Je voyais cette partie de la créature depuis mon bateau. Des centimètres et des centimètres de moisissure argentée. Ça lui donnait un air de pouvoir, comme si elle avait grandi à partir de la queue elle-même. Je pense alors : cette femme-poisson doit être aussi lourde qu'un dauphin. Elle doit bien peser entre cent quatre-vingts et deux cent vingt kilos, à l'aise. La première fois que je la vois, je me dis qu'elle appartient à une sorte de catégorie en transition dans la grande organisation voulue par Dieu, genre elle viendrait du temps où les créatures étaient en création. Elle viendrait de l'époque où les poissons laissaient la mer derrière eux, se voyaient pousser des pieds pour se changer en reptiles. C'était une créature qui n'avait pas réussi à arriver jusqu'à la terre. C'est ce que je pensais avant d'entendre sa vraie histoire. Je me disais qu'elle et son espèce avaient été bloquées quelque part au milieu de l'acte de création de Dieu. J'étais un jeune gars à l'époque. Je n'ai jamais pris le temps de penser que je pouvais lui apporter des ennuis. Les hommes l'avaient déjà rendue malheureuse, les femmes l'avaient maudite comme il faut : c'est comme ça qu'elle avait fini en sirène au fond de la mer, condamnée à la solitude avec son sexe scellé dans une grosse nageoire. C'est ce que les autres femmes avaient

trouvé pour l'éloigner de leurs hommes. Après l'avoir sauvée, j'ai jamais pensé qu'elle pouvait être blessée de nouveau, par les hommes ou par ma faute. Je lui ai souvent joué de ma guitare derrière les rochers de Murder Bay. Je faisais gaffe à ne pas lancer mes lignes après l'avoir vue la deuxième fois, parce que j'avais trop peur de la prendre dans mes hameçons. Malgré ça, c'est de ma faute s'ils l'ont attrapée, ces Amerloques. Ma faute. Elle a cru entendre le moteur de mon canot, Simplicité. J'étais là, en même temps qu'eux, alors elle a suivi leur bateau, par erreur.

Lorsque le gros Boston-Whaler *L'Intrépide*, venu de Floride, arriva fin avril 1976, juste à temps pour la compétition annuelle de pêche qui se tenait à Black Conch, ses propriétaires, deux hommes blancs, Thomas et Hank Clayson, cherchaient à recruter un équipage. Nicer Country leur fut recommandé en sa qualité d'expert local des courants qui ceinturaient l'île. C'était un pêcheur plutôt estimé. Rien que l'année précédente, il avait rapporté un marlin – de 270 kilos – et ce monstre de poisson avec son rostre et tout avait eu sa photo en première page de *La Gazette*. Donc ils louèrent ses services comme capitaine. Nicer, à son tour, embaucha deux gars du coin pour constituer son équipage, Short Leg et Nicholas, frères de deux pères différents et dont la mère, une femme piquante du nom de Priscilla, était la voisine de David là-haut sur la colline à l'arrière du village.

Les jours qui suivirent, de plus en plus de bateaux de pêche commencèrent à arriver: *Lutin des Mers*, *Pilar*, *Lune d'Août*, *Envol Divin*, *Lenbé*, *JouWouvè*, *Rêve de Marin*. La plupart avaient descendu le collier d'îles d'aussi loin que les îles Bimini et les Bahamas. D'autres venaient de Grenade,

Saint-Kitts, Nevis et la Martinique. Ils arrivaient aussi de Florida Keys, du Venezuela et de Trinidad. Un bateau vint même de Colombie. Tous espéraient rapporter sur la terre ferme des marlins bleus, des espadons, des poissons-voiliers, des tarpons et des requins. Chaque bateau formait une équipe, du propriétaire au petit personnel – avec un capitaine et un équipage qui les accompagnait ou qu'ils embauchaient sur place. Chaque homme de Sainte-Constance voulait se faire de l'argent. Certains villageois avaient adapté leur embarcation en y ajoutant des porte-tangon et des amorçoirs. Certains avaient acheté des moteurs plus puissants. Autour du dernier week-end d'avril, quarante ou cinquante bateaux étaient arrivés et ancrés à Murder Bay.

Vendredi soir, veille de la première journée de pêche. La buvette de CeCe était bourdonnante. Les musiques de Chalkdusk et The Mighty Sparrow débaroulaient des haut-parleurs au plafond. Tout le monde prenant du bon temps, à boire, parler, manger poissons volants et beignets, accras de morue et frites. Chaque pêcheur, chaque garçon de Black Conch était là pour makréler les autres bateaux dans la baie. CeCe elle-même avait passé la journée dans la cuisine avec ses aides cuisiniers, à préparer du colombo de cabri et des *roti*. CeCe, avec son rire tonitruant et rauque, ses hanches si larges qu'elle devait se mettre de profil pour franchir les portes, dit qu'elle était certaine que les prises seraient bonnes et qu'elle servirait du poisson frit durant tout le mois à venir.

Les deux hommes blancs étaient père et fils. Thomas Clayson, le père, portait des shorts kaki et des bottes de pêcheur en caoutchouc. Il arborait une casquette défraîchie de capitaine sur ce qui lui restait de cheveux et il tirait bruyamment sur un vieux cigare. Il avait le visage tout rouge de son voyage depuis Miami. Hank, le fils était coiffé d'un chapeau safari et portait un T-shirt jaune sur lequel était inscrit : *La fortune sourit aux audacieux*. Il portait des chaussettes douillettes dans des sandales de cuir et il avait les jambes fines et pâles. Une collection de canifs pendait de sa ceinture.

Samedi, point du jour, 24 avril, 1976, le Big Boston Whaler *L'Intrépide* s'est élancé en tête des autres bateaux. Les conditions étaient parfaites pour un concours de pêche. La mer était plate et turquoise dans les bas-fond, violette dans les profondeurs. Pas de vent en prévision ; saison sèche, saison précoce des mangues, début de la saison des feux de forêt. Pas de pluie pendant des semaines.

Derrière *L'Intrépide*, traînassait *Simplicité*, le canot de David. Son moteur produisant un grand charivari tandis que sa proue fendait l'eau. Il avait décidé de les accompagner, un petit bout de temps, par curiosité et aussi par crainte de ce qu'ils pourraient attraper. Il n'avait pas vu son amie la sirène depuis quelques jours et il avait supposé, et espéré, de tout son cœur espéré, qu'elle s'était éloignée.

À bord du Boston-Whaler, il y avait cinq hommes : Thomas le capitaine, Hank le fils, Nicer, Short Leg et son demi-frère Nicholas. Deux succulents encornets servaient d'appât au

bout du tangon, traînant, barbotant et tournoyant dans les vagues ; tous deux frais à faire saliver tout ce qui, sous l'eau, était gourmand. Les deux hommes blancs s'assirent dans les chaises de combat, regardant le lointain sur la mer. À quoi ils pensaient ce jour-là, Dieu seul le sait. Y'en a qui disent qu'ils avaient peur. D'autres disent qu'ils étaient confiants, mais tous s'accordent pour dire qu'ils ne connaissaient pas les eaux de Black Conch, en dehors de son cap. Le vieil homme, dit-on, avait raté tout ce qu'il avait tenté dans la vie.

Juste au flanc du bateau, un banc de poissons volants s'éleva et prit de la vitesse sur leurs nageoires, signe qu'une plus grosse bête les avait pris en chasse. Nicer était là-haut sur le pont de commande extérieur, l'œil ouvert, les mains sur le levier de vitesse. Une atmosphère étrange régnait entre ces hommes. Les hommes blancs faisaient bien comprendre qu'ils n'avaient pas de temps pour les bavardages polis, qu'ils n'avaient rien à dire l'un à l'autre, encore moins à leur équipage. Ils n'étaient pas sûrs d'eux et de ce qui pouvait arriver. Alors chacun des hommes à bord avait les yeux rivés à la mer et se sentait seul avec lui-même. La mer, cette étendue de néant, pouvait renvoyer un homme à lui-même. Elle faisait cet effet. Elle était tellement infinie et mouvante autour et en dessous du bateau. Ça n'avait rien à voir avec le fait de se retrouver sur n'importe quelle étendue de terre. La mer changeait. Elle pouvait avaler le bateau tout entier. La mer était la femme géante de la planète, fluctuante et adverse. Tous les hommes tressaillaient en observant sa surface. Même Nicer sentait ses testicules se rétrécir et ses poils se soulever. L'eau bleue béante, ils

l'appelaient. Nicer n'aimait pas du tout le style de ces deux Blancs. Hank, le plus jeune, commença à chanter et son père grogna et l'arrêta net. Ils ne se faisaient pas confiance, ne s'aimaient pas davantage. Le ciel était dégagé, pas un nuage, pas un seul ange en formation. Le soleil se déversait sur eux, goutte à goutte, comme de l'acide. Pas un oiseau de mer qui criait, pas un autre bateau à regarder. Ça sapait le moral des hommes. La mer reflétait jusqu'à leur âme.

Une heure s'écoula, peut-être davantage. La mer disait *Faites attention à ce que vous demandez, je suis plus grande que vous. Ne prenez que ce dont vous avez besoin.* Pour dire vrai, les hommes étaient comme sous hypnose au moment où tout se produisit.

Ils le virent tous, en même temps – un important bouillonnement d'eau sous la surface ; quelque chose de grand avait mordu à l'appât à tribord. La ligne tomba du tangon en une longue courbe lente qui se raidit à la minute où elle heurta l'eau.

— Poisson ! cria Thomas Clayson. Bon Dieu.

Les talons des cannes des deux hommes étaient fixés au godet de leur baudrier. Tous les hommes sentaient que ça tirait mais ne voyaient pas le poisson. La ligne filait en oblique, fendant l'eau. Quelque chose avait saisi l'appât et l'emportait en nageant vite. La ligne s'enfonçait, et c'était la ligne accrochée à la canne du jeune Clayson. La canne se plia et les gars de Black Conch se précipitèrent pour l'aider avec son harnais. Hank Clayson s'arc-bouta, les pieds contre la poupe ; il avait les mains tremblantes et il braillait : « Papa, c'est sur la mienne. C'est sur ma canne. »

La canne était tellement courbée au-dessus de l'eau qu'on aurait dit qu'elle allait céder ou s'arracher du godet.

Nicer Country savait quoi faire : maintenir la bête à l'arrière à tout prix ou la ligne se casserait d'un coup sec. La canne de Hank Clayson était totalement courbée et la ligne filait toujours rapidement. Le jeune homme maintenait sa canne en s'arquant en arrière. Nicer fit pivoter légèrement le bateau de manière à avoir le poisson derrière eux. Tous observaient la ligne qui montait et descendait comme si un cheval l'emportait en galopant ; tous savaient qu'ils avaient tiré le gros lot ; ils avaient eu ce qu'ils étaient venus chercher.

— Je pense que c'est un poisson armé, dit Hank qui, en vérité, ne connaissait rien aux poissons ; c'était sa première partie de pêche.

— C'est un marlin bleu, à tous les coups, et une femelle, d'après le poids, dit le père.

L'équipage restait immobile sur le pont, à regarder la ligne courir et courir, tous glacés jusqu'à la moelle. On n'en était qu'à la prise ; le combat allait commencer. Le jeune Hank s'arquait sur sa canne et regardait la ligne qui continuait à s'écarter en biais par rapport au bateau.

— Ramène maintenant, cria Thomas Clayson. Vas-y, tire-la fort.

Ce conseil créa la confusion chez le fils qui commença à tendre vers l'arrière, tirant sans avoir aucun effet sur la ligne. Le poisson s'éloignait davantage.

— Et s'il n'avait que chopé l'appât dans sa gueule? demanda Hank. S'il ne faisait que nous emmener, pour jouer avec nous et qu'il n'était pas du tout ferré?

— Les poissons ne sont pas si malins, dit le père. Sûr qu'il est accroché.

— Et si le poisson recrachait l'appât?

— Ça n'arrivera pas.

Hank Clayson cala ses pieds, resserra le frein sur sa canne et tenta de faire contrepoids au poisson. La ligne continuait de s'éloigner. Ses actions n'avaient aucun effet. La sueur commençait à couler de chaque côté de son visage. Il avait oublié de mettre de la crème solaire et il était en train de virer au rouge tomate.

— Tire encore, dit le père, vas-y maintenant, referme les coudes et tire en arrière.

Les hommes d'équipage regardaient, atterrés. Le jeune homme n'avait aucune prise malgré tous ses efforts. La ligne descendait vers le fond. Clayson se pencha encore en arrière et la canne produisit une sorte de sifflement; elle était désormais tellement penchée au-dessus de l'eau qu'il ne pouvait quasiment plus la tenir. Nicer fit doucement tourner le bateau, maintenant le poisson à l'arrière. Nicer avait compris que le garçon était un novice et qu'il avait attrapé quelque chose de trop gros pour ses débuts.

Short Leg et Nicholas le savaient également.

Ça va nous prendre des heures, pensait Nicer.

David était quelque part derrière dans son canot. Il tirait sur un joint et n'était même pas conscient du fait qu'ils avaient attrapé quelque chose.